



À la Villa Médicis, Gérard Garouste, le peintre et l'homme en majesté

EXPOSITION Une minirétrospective retrace, en quarante-cinq toiles et une douzaine de sculptures, le parcours de cet artiste et de son ombre.

BÉATRICE DE ROCHEBOUET
ENVOYÉE SPÉCIALE À ROME

Comment saisir la peinture de Gérard Garouste sans plonger au cœur de son intime. Son monde est rempli de fractures nées de son enfance avec un père violent et antisémite qui, à défaut de « faire héros » pendant la guerre, « avait fait salaud », clame l'artiste. D'angoisses aussi, qui le conduisirent jusqu'à de multiples crises de folie soignées en hôpitaux psychiatriques. De doutes en cherchant le chaos des poudres sur la toile préparée à l'ancienne quand ceux de son âge faisaient de la photo, des installations, des performances.

« La personne dont j'avais le plus peur n'était pas mon père, mais moi », avoue, dans *L'Intranquille. Autoportrait d'un fils*,



« La personne dont j'avais le plus peur n'était pas mon père, mais moi »

d'un peintre, d'un fou*, Gérard Garouste, qui a trouvé le salut avec le soutien de sa femme, Elisabeth, dans la lecture de Dante ou l'apprentissage de l'hébreu. Sa peinture joue avec les signes talmudiques pour enchaîner les énigmes, comme le montre la rétrospective dont le galeriste Daniel Templon est commissaire - quarante-cinq toiles et une dizaine de sculptures - inaugurée le 12 octobre dernier, à la Villa Médicis.

« Gérard Garouste est habité, depuis toujours, par un doute indissociable, tiré de son imagination, mais aussi du plus profond de nous-mêmes : le Classique et l'Indien. Ces deux figures inséparables traversent son œuvre à la manière de tant d'improbables duos de théâtre, qui ne sont souvent que les deux visages d'un même personnage », écrit Frédéric Mitterrand, qui a laissé son successeur, Éric de Chasse, nommé directeur le 7 septembre, inaugurer l'événement, plutôt discrète-

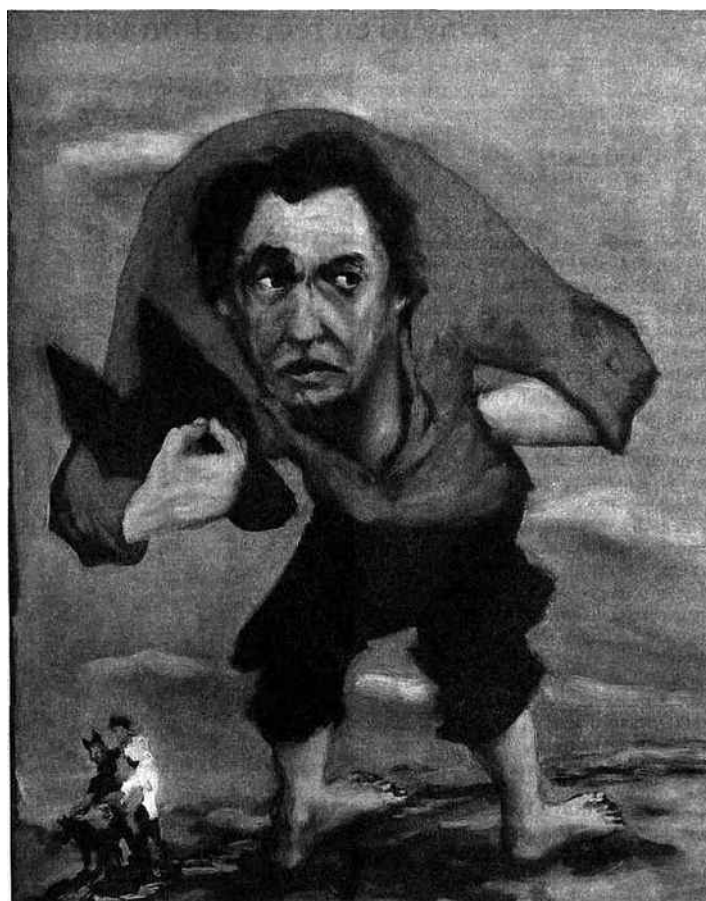
ment. Comme par envie de passer déjà à autre chose, cette rétrospective étant née de la seule volonté de son prédécesseur, devenu ministre de la Culture le 23 juin dernier.

Garouste savait bien que celui qui se sépare de son ombre, dans l'espoir de s'en libérer, se condamne lui-même à périr. Cette sagesse mythique est partout dans ses toiles où ses souvenirs surgissent comme des fantômes hantant son univers. Le spectateur aime ou déteste, tant il peut se retrouver en miroir avec ses vieux démons. Comment ne pas être sous le choc devant *Chartres* (2007), faisant partie de la série « La Bourgogne, la famille et l'eau tiède » portant sur la vie de l'artiste ?

Un samedi matin qu'il devait aller chercher quelqu'un à Dreux, Garouste n'est jamais arrivé à la gare. Il s'est retrouvé dans la cathédrale et s'est dirigé vers la chapelle de la Vierge noire, qui l'a toujours impressionné par son côté ésotérique. D'un geste, il a brisé des cierges (à gauche de la toile) devant quelques fidèles. Les gens s'affolèrent. La mariée était inquiète. Il s'est enfui. Le soir même, les policiers le conduisirent à l'hôpital pour le transférer ensuite à Sainte-Anne.

Dans ce parcours labyrinthique, dû à la configuration des salles de la Villa Médicis, le visiteur doit déchiffrer les rébus. Qu'est-ce que « Garnetton » en bas d'une toile de 2007 ? Le nom d'un des magasins du père de Garouste, qui avait fait fortune pendant la guerre en vendant les meubles et objets des Juifs. En guise d'héritage, ce dernier lui donna un sous-main en cuir clair festonné, venant d'un propriétaire spolié. Un cadeau empoisonné. Mais le pire des pères s'assure que la malédiction s'inocule bien comme un poison. Des premières salles avec les portraits d'amis qui ont accepté de poser dans des positions difficilement soutenables, jusqu'à celles de la fin évoquant la folie, le parcours conduit à l'apothéose. ■

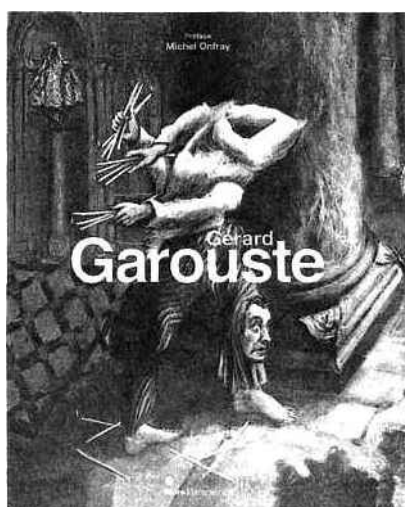
* « L'Intranquille », Gérard Garouste avec Judith Perrignon, édité par L'Iconoclaste, Paris, 2009.
« Le Classique et l'Indien », à la Villa Médicis, jusqu'au 3 janvier.



Le Masque de chien (autoportrait), 2002.
Huile sur toile, 92 x 73 cm.

COURTESY GALERIE DANIEL TEMPLON, PARIS

L'art, l'antidote au mal



« LE NOYAU dur et sombre de la douleur dans laquelle Gérard Garouste fut plongé comme un chaudron infernal fut sans contester le passé antisémite de son père, une passion funeste dont le géniteur ne consentit jamais à dire qu'elle fut une erreur malgré les invites faites par son fils à convenir de cette faute majeure afin de vivre moins couvert de sanie. »

En préface du tout nouvel ouvrage sur l'artiste *, le philosophe Michel Onfray analyse avec finesse pourquoi et comment Garouste est devenu peintre, en passant par le chemin infernal de la descente aux enfers. La démarche de Garouste se comprend en inversant la maxime de Cézanne. « *La vérité en peinture* » devient « *la peinture en vérité, comme on dit le Christ en majesté* ». Avec « *des couleurs choisies pour leurs vibrations, leurs effets physiques, donc psychiques* » Garouste « *peint des énigmes et son silence sur ces toiles aurait celé à jamais leur mystère. Généreux, il en donne la clé. Son problème n'est pas de disserter abondamment...*,

mais d'offrir en quelques mots simples, comme une parole d'enfant, les raisons d'être de telle ou telle toile. Que disent ces paroles simples et claires », s'interroge Michel Onfray.

« Qu'il procède d'une famille dans laquelle les secrets ont obscurci le monde, répond-il. Une grand-mère cachant son fils issu d'une relation tenue pour coupable par la société, un enfant qu'elle transforme en frère. Un grand-père gazé au front, né de mère inconnue. Un oncle illettré, alcoolique, fantasque, berger, dévot du minium avec lequel il peignait compulsivement. Un père antisémite ayant gagné sa vie pendant la guerre avec la confiscation des biens juifs. Le même, hystérique et dangereux, armé d'un pistolet, menaçant sa femme de mort en présence de son jeune fils, Gérard Garouste, parce qu'elle tient mal une aiguière remplie de vin ! Une mère soumise, totalement soumise.

« Furies et mauvaisetés »

Et lui, placé au milieu de ce maelström de furies et de mauvaisetés, de souffrances et de douleurs, perdu pour lui-même avant que la peinture, en vérité révélée de façon immanente, éclaire d'une belle lumière tragique cet univers qui, sinon, serait resté peuplé de créatures diaboliques, de machines infernales, de souffles méphitiques qui auraient fini par emporter l'homme que la peinture n'aurait pas sauvé. Dans ces scènes de brutalités paternelles, de violences familiales, on trouve parfois l'antidote au mal : l'art. »

L'art fut un remède pour Garouste dont la peinture exprime la vérité mentale et spirituelle. Son corps « apparaît en vérité lui aussi dans sa peinture ». Et c'est ce corps qui peint.

B. DER.

* À paraître le 28 octobre, chez Skira Flammarion, en partenariat avec la galerie Daniel Templon.